

le mouvement breton comptait en 1939 une aile droite catholique et une aile gauche fédéraliste qui rejetaient toute compromission avec le Reich national socialiste. A l'arrivée des Allemands, les droitiers restèrent sur la réserve en 1939, mais suivirent Delaporte quand celui-ci se fut installé au PNB et s'engagea jusqu'au bout. Du côté de la gauche, de nombreux éléments, de la tendance Schier-Abeoze frappés par le caractère social du national-socialisme et agréablement surpris par la correction de l'armée allemande, emboîtèrent le pas à leur tour. Seuls les anti-nazis convaincus, comme Ronan Klech et les marxistants restèrent et jusqu'au bout obstinément neutres. Ils n'allèrent jamais plus loin sachant que leur parti avec la résistance eut été trahir la Bretagne. Quelques-uns comme Mocaer qui donnèrent leur nom à un ou même plusieurs réseaux pour être plus sûr, font penser à des bougrois prudents qui prennent une assurance sur la vie à plusieurs compagnies. Quand on les vit militer à l'institut celtique, ou prendre la parole à l'enterrement de J.M. Perrot, on comprit où était leur cœur. Tout ce qu'on peut leur reprocher est de ne pas avoir été des héros. Mais ceux, qui comme Gourvil, tournèrent le dos au mouvement et affectèrent une attitude résistante dès l'arrivée des Allemands et avant même qu'aucune espèce de résistance organisée ne se soit manifestée, et cela sans parvenir à nous donner aucune raison valable de leur choix, ils nous donnent à penser que l'Intelligence Service avait ses hommes en place dès avant la guerre. Un petit fait est significatif à cet égard. Ambrose Bebb, un des dirigeants nationalistes gallois fit un tour de Bretagne à la veille des hostilités et s'enquit des projets des hommes de BA, dont il avait la confiance comme on le sait depuis de longues années. De retour en Galles, il fit paraître dans la presse une dénonciation des projets de "trahison" des nationalistes bretons, articles qui furent immédiatement repris et traduits et publiés dans la presse bretonne par son ami Gourvil. Le réseau anglais était déjà au travail. En 40 et 41, il couvrit rapidement le pays, recrutant des collaborateurs si bien payés que certains agents allemands, qui n'arrivaient pas à nourrir leur famille avec la maigre rétribution de l'Abwehr, changèrent de camp. Ce fut la première phase, dite "technique", de la résistance, tandis que la masse de la population restait amorphe ou éberluée.

On a fait un poème épique de la fuite en Angleterre de la population mâle de l'île de Sein, au chant de la Marseillaise, où l'on a voulu voir le point de départ de la résistance. D'abord, cet exode eut lieu au chant du Bro Goz ma Zadou, ce qui fait une différence. Ensuite, son véritable caractère ne peut pas être compris si on passe sous silence un autre exode qui eut lieu le même jour et fut ~~aussi~~ ^{encore} ~~aussi~~ ^{encore} important, celui de la "Tanche", quittant le port de Lorient avec 600 jeunes-gens, sautant sur une mine anglaise et entraînant la mort des 600 jeunes Bretons qu'elle emportait.

Ces malheureux avaient été entassés sur le petit bateau, au mépris de toute sécurité, par des parents affolés à qui l'on avait fait croire que les Allemands castraient les jeunes Français dès leur arrivée. Cette catastrophe restitue la véritable atmosphère de panique de l'époque, empoisonnée par une propagande dont l'odeur ne trompe pas, la même qui plus tard, tombera des lèvres lippues qui opéraient à la B.B.C.

Quand les équipages militaires qui avaient été détenus en Angleterre et durement traités pour avoir refusé de suivre de Gaulle, revinrent en Bretagne en septembre, les hommes se penchaient aux portières de trains pour crier "A bas l'Angleterre", et bonjouraient joyeusement les garde-voies allemands. On n'aimait pas davantage les Anglais à St Malo, où en 39 la municipalité fut la seule de France à refuser d'arborer l'Union Jack en l'honneur des fêtes franco-britanniques.

Cependant le terrain avait été préparé de longue date aux semi-anti-allemands. Depuis 1914 la Bretagne continuait à dire la messe à l'ombre des trois couleurs et son corps enseignant des 2 églises était anti-nazi en bloc. Cela explique pourquoi la plus grande partie de la population devait se tenir écartée du PNB, et faire d'elle un terrain préparé pour la résistance. Mais il est à noter que les hommes qui prirent l'initiative furent presque toujours soit des agents anglais payés soit des membres de la classe bourgeoise cocardière, français de sang, ou d'alliances ou de cœur, comme Mgr Duparc ou le fameux colonel de Pontiv

Seuls les secteurs réduits de la population qui avaient été pénétrés par notre propagande restèrent inébranlables. Et jusqu'à la fin, le paysan resta généralement indifférent, parfois hostile, à la résistance, fait auquel beaucoup de nos compatriotes doivent d'être encore en vie.

La résistance chez nous a en effet tous les aspects d'une marchandise d'importation. Trois mystiques s'y sont rejointes. La mystique militaire des officiers de carrière, mortifiés par la débandade de 40 et anxieux de prendre une revanche pour l'honneur de la corporation. Elle se répandit vite dans notre bourgeoisie qui eut toujours un faible pour le métier des armes. La mystique anti-fasciste, qui était celle des gauches. Enfin la mystique revancharde datant de Déroulède, répandue par soixante années d'école primaire, désignant comme des ogres tous les porteurs de casques à pointe. La mystique anti-allemande distillée par l'Action française qui avait empoisonné nos chatelains, qui avec des noms en Ker - et en - ec se croyaient des "latins" chargés de lutter contre la "barbarie". Pour finir le mot à ordre romain, qui avait, surtout depuis la lettre de Mgr Duparc, contaminé de nombreux catholiques persuadés que leur devoir était de défendre la religion contre les païens d'Outre-Rhin.

Il n'y avait rien là-dedans comme on le voit qui ressemblât à une doctrine de relèvement français avec laquelle les patriotes bretons auraient pu songer harmoniser leurs idées. Rien dans cette mystique résistante ne répondait à nos aspirations. Tout Breton sincère dut se rendre à l'évidence : la Résistance en Bretagne, c'était la France qui continuait.

Les circonstances devaient conspirer à grossir cette résistance. Toute occupation militaire étrangère est haïssable, même quand elle se montre soucieuse des intérêts de la population comme l'allemande. En traitant les Bretons comme des Français et des vaincus, quelque soient leurs égards, les Allemands devaient fatalement chez un vieux peuple militaire provoquer une réaction de fierté et une réaction française. Ensuite toutes les gaffes que put faire une administration d'occupation, l'administration allemande les fit, en paralysant ses amis et donnant toutes latitudes aux cadres chevronnés de la troisième république truffés anti-allemands. Elle commit en outre l'erreur de psychologie de dédaigner les insultes, les provocations sans gravité où elle perdait la face, et ensuite celle de rendre la population collectivement responsable des incartades d'éléments isolés. Le système de la répression collective fit beaucoup pour faire glisser de larges tranches de la population dans la résistance. Trop sûr d'elle, l'armée allemande traitait par le dédain la propagande anglaise. Elle eut la sottise de ne jamais vouloir combattre le slogan "Les Boches prennent tout", comme celle de passer sous silence les bombardements anglais de 41 et 42 qui accumulaient les victimes dans la population et qui ne furent jamais exploités. Enfin Sauckel avec son service du travail se chargea de diriger des milliers de jeunes gens sur le maquis étique composé de quelques bandes de communistes sans lien solide avec la population en dehors de quelques cantons. Dès 1943, la Bretagne devint, comme pendant la chouannerie, le dépotoir de la résistance française. On venait s'y réfugier de toutes les provinces. Et ce fut la radio de Londres qui lui fournit sa doctrine et ses mots d'ordre. A partir de Stalingrad on vit une nouvelle espèce de résistants. Certains s'étaient unis pour que revienne au plus vite le kilo rouge sur la table et la tartine beurrée, d'autres vinrent simplement pour être du bon côté le jour de la défaite allemande, la masse pour ne pas travailler en Allemagne. Et, dans la campagne, les paysans ne se rallièrent quand ils le firent, que contraints et forcés, puisque pas plus la Wehrmacht que la police de Vichy ne les protégeait contre les impositions de terroristes. C'est si vrai qu'il suffit, comme à Talensac, que quelques paysans proposent de fonder une milice bretonne pour se défendre contre les pillages des bandes pour que dans cette seule commune on recueille 300 inscriptions et cela quelques semaines seulement avant l'arrivée des Américains, ce que d'ailleurs les habitants de cette région devaient payer cher en passant aux chambres de torture de M. Oberthür).

Quand les communistes entrèrent activement en jeu la résistance prit un autre caractère. Les bourgeois cocardiens continuèrent à tirer la langue aux soldats allemands quand ceux-ci avaient le dos tourné et à profiter héroïquement des obsèques des aviateurs alliés qui leur avaient brûlé leurs maisons pour se livrer à des manifestations florales. Mais les communistes, eux, dressèrent des tueurs, le micro de Londres lança des lites d'homme à abattre et les aviateurs de M. Churchill fournirent les pistolets à silencieux. Mais les

.../...

communistes dressèrent des tueurs. Ce fut le lâche assassinat à Nantes d'un fonctionnaire allemand... Puis vint la fuite du service du travail, qui donna leurs troupes aux communistes et à l'armée secrète. Ici se place un phénomène caractéristique. Comme pendant la chouannerie la Bretagne fut un refuge des résistants de toute la France. Sa position reculée, la facilité de se cacher dans un pays bocageux, l'esprit rebelle de la population, on passait un refuge idéal. Les jeunes insoumis y étaient expédiés à bicyclette, des provinces voisines et des "chefs" arrivaient des villes françaises. Tant et si bien que la résistance chez nous finit par ne plus être qu'un microcosme de toute la résistance française; Sa réaction devait être celle de la France - telle que nous l'avons décrite dans un chapitre sur les responsabilités en face du nationalisme breton qu'elle ne pouvait pas comprendre et qu'elle assimila grossièrement à la trahison pure et simple. D'où l'assassinat de Yann Bride en 43, ouvrant la série sanglante qui ne se poursuivra sous une forme légalisée après la libération et dont l'abbé Perrot reste l'exemple le plus saisissant.

En somme le développement sans précédent de sentiment français sincère ou affecté par prudence, que provoqua la résistance donne après coup raison aux hommes qui firent le raisonnement de l'opération 40, qui était psychologiquement dans la ligne de la Semaine de Pâques de Dublin. Il n'y eut rien de breton dans cette révolte de la trêpe française, au physique et au moral.

La question n'est pas de déterminer si les résistants furent des héros, des bandits ou des embusqués. Pas question de savoir si leur politique a sauvé la France. La question ici qui nous intéresse est de savoir si en se mettant au service des ennemis fanatiques de la renaissance bretonne, ils pouvaient d'une manière ou d'une autre tôt ou tard, être d'une utilité quelconque à leur pays. En un mot si leur trahison, indiscutable du point de vue national breton, pouvait rapporter en fin de compte quelque chose à la Bretagne. Nous ne leur reprochons même pas de s'être mis sous les ordres de chefs français volontairement, eux-mêmes aux ordres du service secret anglais, payés par lui et revêtus d'un uniforme étranger. Ils ont agi en Français et cela n'est pas tout à fait leur faute. Mais ils pouvaient en 1944 et 45 tenter de sauver le mouvement breton, ils ne l'ont même pas fait. Ils ont laissé opérer les tortionnaires et les tueurs ils ont même, comme Le Goaziou et Gourvil collaboré de première main aux assassinats. Et ceux d'entre eux qui sont tombés sous les balles allemandes et bretonnes, sont tombés pour renouveler le bail de servitude à leur pays. Du point de vue breton, à leur actif, après leur victoire, c'est le néant. La Basse-Bretagne, en particulier, ayant une tradition politique plus faible que la Haute, n'a rien compris. Ce n'est pas par hasard que Talensac est aux environs de Rennes. Les résistants locaux pouvaient donner un cachet sinon un caractère breton à leur mouvement, comme du temps de Cadoudal. Il n'y eut même pas ça, dans ces "régiments" où il n'était pas permis de parler breton. Il nous reste à espérer que la résistance marque le point bas de l'oeuvre de dénationalisation de la Bretagne, car aller plus loin dans le reniement de la patrie est chose impossible.